

THÉÂTRE  
DES BOUFFES  
DU NORD

# LA RECHERCHE

D'après *À la recherche du temps perdu* de **Marcel Proust**

REVUE DE PRESSE

---

De et avec  
Yves-Noël Genod

Du mardi 21 au samedi 25 février 2017  
du mardi au samedi à 20h30

**THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD**

37 (bis), boulevard de la Chapelle – 75010 Paris / métro : La Chapelle  
réservations : 01 46 07 34 50 / [www.bouffesdunord.com](http://www.bouffesdunord.com)

---

**CONTACT PRESSE**

MYRA / Rémi Fort et Valentine Arnaud  
01 40 33 79 13 / [myra@myra.fr](mailto:myra@myra.fr) / [www.myra.fr](http://www.myra.fr)

# SOMMAIRE

## Présence presse

## Bilan audiovisuel

## Radio

11 mars France Culture *Mauvais genre* par Céline du Chénée

22 fév. France Culture *Ping Pong* par Mathilde Serrell et Martin Quanahen

## Quotidiens

24 fév. Le Figaro – Critique par Armelle Héliot

17 fév. Libération – Annonce par Ève Beauvallet

## Hebdomadaires

11 fév. M le Magazine du Monde – Annonce par Patrick Sourd

11 janv. Les Inrockuptibles – Annonce par Patrick Sourd

## Mensuels - Bimensuels

Janv./Fév. Mouvement – Annonce par Ainoha Jean Calmette

## Web

15 mars Toute la culture.com – Citation par Amélie Blaustein Niddam

1<sup>er</sup> mars Theatrorama.com – Critique par Henri Guette

27 fév Wanderer.com – Critique par David Verdier

24 fév. Télérâma.fr – Critique par Emmanuelle Bouchez

24 fév. Inferno.com – Critique dessinée par Camilla Pizzichillo

23 fév. Toute la culture.com – Critique par Amélie Blauntein Niddam

23 fév. Mediapart.fr – Critique par Jean-Pierre Thibaudat

23 fév. Un Fauteuil pour l'orchestre.com – Critique par Denis Sanglard

22 fév. Pariscope.fr – Critique par Marie Plantin

21 fév. Les 5 pièces.com – Critique par Alicia Dorey

19 fév. Les Inrocks.com – Annonce par Patrick Sourd

10 fév. Le Magazine littéraire.com – Annonce par Christophe Bident

27 janv. Mouvement .net Newsletter – Annonce

27 janv. Mouvement.net – Annonce par Gérard Mayen

# PRÉSENCE PRESSE

## Quotidiens

BEAUVALLET Ève – Libération

DA SILVA Marina – L'Humanité

HÉLIOT Armelle – Le Figaro

## Hebdomadaires

ARVERS Fabienne – Les Inrockuptibles

BOUCHEZ Emmanuelle - Télérama

FARINE Manou – Elle

HELUIN Anaïs – Le Courrier de l'Atlas

NOISETTE Philippe – Les Inrockuptibles

PONS Hervé – Les Inrockuptibles

SOURD Patrick – Les Inrockuptibles / M le magazine du Monde

## Mensuels / Bimestriels

ANCONA-LÉGER Thomas - Mouvement

BRIANCHON Jean-Christophe – I/O Gazette

CHATELET Caroline – Théâtre(s)

LESAUVAGE Magali – L'Œil

MALINOVSKY Ludmilla – I/O Gazette

MORICET Floa – Inferno Magazine

PATZOLD Brigitte- Le Monde Diplomatique

PIZZICHILLO Camilla – Inferno Magazine

VERGA Marie-Juliette - Ballroom

## Radios

MARY Clémence – France Culture *La Grande Table*

RAMOND Alice – France Culture *Les Nouvelles vagues*

RICHEUX Maire – France Culture *Les Nouvelles vagues*

## TV

AUDA Guillaume – France 2 *Stupéfiant !*

DULAURE Antoine – Arte

JULLIEN Lionel – Arte *Le Journal*

## Web

BLAUNSTEIN NIDDAM Amélie – [Toute la culture.com](http://Toute la culture.com)

BOS JUCQUIN Sonia – [Théâtre.com](http://Théâtre.com)

DIDE Louise – [État Critique.com](http://État Critique.com)

DOREY Alicia – [Les 5 pièces.com](http://Les 5 pièces.com)

GARNIER Nicolas – [Ma Culture.fr](http://Ma Culture.fr)

GUETTE Henri – [Theatrorama.com](http://Theatrorama.com)

PANGÉY Rick – [Rick et Pick.fr](http://Rick et Pick.fr)

PLANTIN Marie – [Parsicope.fr](http://Parsicope.fr)

SANGLARD Denis – [Un fauteuil pour l'orchestre.com](http://Un fauteuil pour l'orchestre.com)

THIBAUDAT Jean-Pierre – [Mediapart.fr](http://Mediapart.fr)

VERDIER David – [Wanderersite.com](http://Wanderersite.com)

# BiLAN AUDIOVISUEL

## Radio

France Culture

*Ping Pong* par Mathilde Serrell et Martin Quenehen

Interview de Yves-Noel Genod

Diffusion mercredi 22 février à 19h



*Mauvais genres* par François Angelier

Chronique de Céline du Chénée

Interview de Yves-Noel Genod

Diffusion samedi 11 mars à 21h



**RADiOS**

**Mauvais genres** par François Angelier

le samedi de 21h à 23h

## Gravissime ! : rencontre avec Julia Ducournau.

11.03.2017

### La chronique de Céline du Chéné :

Céline du Chéné reçoit Yves-Noël Génod pour "*La beauté contemporaine*", un projet théâtral autour de la *Recherche du temps perdu* de Marcel Proust.



Yves-Noël Génod - Crédits : Rémi Artigues

A voir du 14 au 16 mars à la [Ménagerie de verre](#) à Paris.

### Intervenants

- [Julia Ducournau](#) : réalisatrice
- [Yves-Noël Génod](#) : metteur en scène

## Ping Pong

Mathilde Serrell et Martin Quenehen



### Jonathan Capdevielle & Yves-Noël Genod - Réminiscence pyrénéenne et Proust retrouvé



22.02.2017 56 min

À la table de Ping Pong ce soir Jonathan Capdevielle pour son spectacle "Saga" au Théâtre des Amandiers de Nanterre et le metteur en scène et comédien Yves Noël Genod pour "La Recherche" au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris et sa participation au Festival Etrange Cargo.



Jonathan Capdevielle et Yves-Noël Genod - Crédits : Martin Quenehen

## THÉÂTRE : "La recherche" du 21 au 25 février au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris

Réflexion sur la littérature, la mémoire et le temps, le roman fleuve À la recherche du temps perdu effraie autant qu'il fascine. Le metteur en scène et comédien Yves-Noël Genod nous en livre une version ardente et poétique, au plus près du langage proustien.

"J'ai lu Proust quand j'étais enfant, au bord de la mer, quand j'étais en forme, la mer informe et depuis je suis entré en religion. Maintenant plus personne ne lit, surtout Proust, ses phrases si longues, ses milliers de pages, écrites sur deux décennies - faut-il le lire en temps réel ?

Or Proust, comme Venise, est à la fois fantôme et vie, sans avenir et plein d'avenir. Je ne me sens jamais mieux qu'à Venise, je ne me sens jamais mieux que dans Proust, je ne me sens jamais mieux que dans les appartements vides, les ruines, les théâtres en ruine, au bord de la mer, ici, au Théâtre des Bouffes du Nord. De Venise, je ne reviendrai à Paris que pour y déployer mon lit de camp, et vous dire Proust et on rigolera ensemble parce que, oui, Proust, comme la vie, c'est pour rire."



## Intervenants

- [Jonathan Capdevielle](#) : Comédien et performeur
- [Yves-Noël Genod](#) : metteur en scène

**QUOTIDIENS**

CULTURE

# Un sang d'encre, de nuit et de paillettes

**CHRONIQUE** Proust et « La Recherche » par Yves-Noël Genod,  
Colette et « L'Envers du music-hall » par Danièle Lebrun,  
la scène exalte la littérature, portée par de fortes personnalités.



Yves-Noël Genod, qui met en scène et joue dans *La Recherche*, possède l'art des accroches et des rebonds. CÉSAR VAYSSIE



## LE THÉÂTRE

Armelle Héliot

aheliot@lefigaro.fr  
blog.lefigaro.fr/theatre

**A**ux Bouffes du Nord (1), pour quelques jours seulement, le très singulier Yves-Noël Genod nous offre de le suivre au cœur d'un livre monde que nul jamais ne finira d'explorer. À la recherche du temps perdu de Marcel Proust. Au Studio de la Comédie-Française (2), Danièle Lebrun fait revivre Colette dans l'adaptation de *L'Envers du music-hall* que signe Marcel Bluwal.

Deux manières de s'enfoncer dans le secret d'une écriture, de donner corps et âme à des êtres qui sont indissociables de l'œuvre qu'ils nous ont laissée et qui ont beaucoup de points communs. Yves-Noël Genod, en un geste radical et poétique, déchire la brillante surface de *La Recherche* et en extirpe quelque chose de féroce, drôle et de terriblement bouleversant. Genod est un lecteur remarquable. Il peut se permettre un certain cérémonial, soutenu aux lumières par Philippe Gladieux et au son par Benoît Pelé, parce qu'il connaît son Proust par le cœur. Sur le plateau des Bouffes du Nord, un divan vert un peu kitsch, une paire de sandales baroques abandonnées à côté. Et voici que surgit Yves-Noël Genod, tignasse blonde encadrant son long visage de madone. Longue tige vêtue de rouge, perchée sur de solides talons. Tout un poème, Genod, sa grâce de lys et sa pureté d'enfant, sa voix aux moirures particulières. Il nous invite à le suivre. Il possède l'art des accroches, des rebonds. Et on le suit sans lassitude car il a fait un choix très judicieux de pages connues et d'autres qui le sont moins, de pages très drôles et d'autres très acides. C'est par de très belles lignes de Léon Daudet qu'il nous ouvre *La Recherche*. Des souvenirs littéraires qui nous restituent l'étrange « jeune homme pâle, aux yeux de biche, suçant ou tripotant une moitié de sa moustache brune et tombante, entouré de lainages comme un bibelot chinois (...). Bientôt sortaient de ses lèvres, proférées sur un ton hésitant et hâtif, des remarques

### « Il tenait de Puck et de Mercutio, suivant plusieurs pensées à la fois »

LÉON DAUDET, A PROPOS DE PROUST

*d'une extraordinaire nouveauté et des aperçus d'une finesse diabolique. »*

Genod va et vient, relance la lecture, tablette à la main. Il se dédouble quelques instants et l'on entend off l'un des poèmes de Baudelaire, dont il fit un sublime moment il y a deux ans. On entend aussi, emphatique et nasillarde, la voix de Sarah Bernhardt... On rit, on sourit, on est ému. On admire ce grand style, cette audace consubstantielle à l'écrivain. « *Il tenait de Puck et de Mercutio, suivant plusieurs pensées à la fois* », notait Daudet. C'est cela que l'on touche.

Colette, observatrice à qui rien n'échappe, est un peu son égale lorsqu'il s'agit de raconter *L'Envers du music-hall*. Marcel Bluwal a légèrement taillé dans ce recueil savoureux pour le cycle « Singulis » de la Comédie-Française. Danièle Lebrun, si fine et vive, incarne une Colette de rouge vêtue. Pas de décor. Quelques chaises, un escalier, de belles lumières de Jacques Rouveyrolles et en route ! Alors que la série des *Claudine* a connu un succès immense, en 1905-1906, Colette se lance sur scène. Elle a appris le mime auprès d'un élève de Debureau. Bohémienne, faune, chatte bien sûr, momie égyptienne, son répertoire est disparate, ses manières celles d'une femme libre qui ne craint pas la chair.

Séparés par de brefs noirs, les textes irradiant de tendresse et de lucidité. Vie de tournée, d'hôtels crasseux en quais de gares frigorifiants. Ce monde du spectacle est pauvre. La camaraderie est forte, malgré rivalités et chagrins. Plus tard,

Colette sera journaliste, et déjà elle possède l'art du croquis vif mêlé à des analyses aigües. Personnages attachants sur lesquels elle s'interroge. Gonzalez, la petite danseuse anglaise, elle les sonde, leur donne cœur et corps et tout une époque surgit. La virtuosité généreuse de Danièle Lebrun fait merveille. La traversée se clôt. « *Entrée en scène de la*

*dernière comédienne. Elle est grosse, elle est allemande et elle s'appelle Bertha. »* Fracas de la guerre, peur. Pas fini de vivre, pourtant... ■

(1) Bouffes du Nord (Paris Xe) jusqu'au 25 février à 20h30. Durée : 2 h 20. Tél. : 01 46 07 34 50. (2) Studio-Théâtre (Paris 10e), jusqu'au 5 mars à 20h30. Durée : 1 h 10. Tél. : 01 44 58 98 58.



**Madeline** Toute adaptation d'*A la recherche du temps perdu* devrait-elle être interdite par le code pénal ? Peut-être. Mais *la Recherche*, un seul en scène d'Yves-Noël Genod (photo) à partir de l'œuvre de Proust, n'est pas exactement une adaptation. Et Genod ne se présente pas comme un metteur en scène (il se préfère en «distributeur de

spectacles»). Cette créature extravagante, passée par les plateaux hypnotiques de Claude Régy, couvée dans les mains de Duras, n'est pas non plus n'importe quel acteur. Le plus magnétique, sans doute. Inoubliable, même, lorsqu'il lit Baudelaire. Cette conjugaison de facteurs nous pousse donc dans la «grotte archaïque» du Théâtre des Bouffes du

Nord pour l'entendre parler de la matérialité du temps qui passe, de ce roman qui, tout entier, «baigne dans le sommeil», regorge de héros endormis et de narrateurs qui ne travaillent que la nuit. E.B. PHOTO RÉMI ARTIGES  
*La Recherche*, de et avec Yves-Noël Genod. Théâtre des Bouffes du Nord, 75010. Du 21 au 25 février.

**HEBDOMADAIRES**  
**BIMENSUELS**

# L'actualité

Questions  
de solitude



# La quinzaine d'Armelle Héliot

## Questions de solitude

Beaucoup de spectacles intéressants comme autant de quêtes qui renvoient à une mélancolie profonde.

**O**N NE PEUT PAS toujours tirer des fils thématiques, d'une chronique à une autre. Mais les spectacles que nous aurons vus sur la période du mois de mars, et dont il est question ici, frappent par la sourde présence d'un sentiment de solitude et de mélancolie, que les interprètes soient seuls ou qu'il s'agisse d'un groupe, que moins, plongés dans le noir. Il enveloppait le public de sa voix prenante aux articulations précises. Il était comme un mage dans une grotte mystérieuse. Personne n'avait peur. Les poèmes se faisaient confidences de soie. Pour *La Recherche* de Marcel Proust, que nous avons vue aux Bouffes du nord, Yves-Noël Genod instaure un cérémonial : le public est accueilli par une jeune femme qui porte sur un plateau une pyramide de petites madeleines et un homme très stylé vous propose une coupe de champagne... Mais le grand charme, la grande ivresse, viennent de la manière dont ce shaman nous entraîne au cœur de ce continent d'écriture. Sa manière de s'enfoncer dans le secret d'une écriture, de donner corps et âme à « Marcel », sa manière de suggérer subtilement les personnages, est remarquablement fine. En même temps, il ne s'installe jamais. Il rompt. Il change de registre comme de chapitre. Nous le suivons. Il n'est pas seul, ses amis Philippe Gladioux pour les lumières, et Benoît Pelé pour le son, le suivent. Parfois on se dit que les ambiances sont trop sophistiquées, qu'il y a trop de changements d'intensité lumineuse, que cela perturbe un peu l'écoute. Mais c'est une fausse impression. Genod, habillé d'une veste et d'un pantalon rouges, très près du corps, perché sur de hautes chaussures de femme, va son chemin. Longue silhouette, tignasse blonde encadrant un visage très ovale, mince comme une herbe, parfois se noyant dans une vaste pelisse, va et vient, entre et sort, disparaît dans les fumées. Il a choisi avec amour les pages. Certaines sont très connues, d'autres

l'on nous parle d'une œuvre littéraire ou d'un destin unique.

Commençons par cet homme à part qu'est Yves-Noël Genod. Il y a deux ans, il était à Avignon, avec son merveilleux récital poétique, donné à la Condition des soies, un lieu fait pour lui, et il disait des poèmes pour des spectateurs qui étaient, une heure durant, peut-être beaucoup moins. Un moment, sa voix est off. On entend un poème de Baudelaire. À un autre moment, c'est la voix emphatique de Sarah Bernhardt que l'on reconnaît ! Il est question de la Berma. Yves-Noël Genod est un artiste unique. Il est passé par la troupe, il est souvent du côté de la danse et sa plongée dans *La Recherche* est intelligente et ultrasensible. Le voyage commence par une citation de Léon Daudet décrivant l'étrange « jeune homme pâle, aux yeux de biche, suçant ou tripotant une moitié de sa moustache brune et tombante, entouré de lainages comme un bibelot chinois [...]. Bientôt sortaient de ses lèvres, proférées sur un ton hésitant et hâtif, des remarques d'une extraordinaire nouveauté et des aperçus d'une finesse diabolique. » Le texte est su, le texte est lu sur une tablette. Parfois Genod s'assied sur le sofa un peu kitsch qui est l'essentiel du décor. Il ressemble à Marcel, tel que le voyait Daudet : « Il tenait de Puck et de Mercutio, suivant plusieurs pensées à la fois. » Genod aussi, cela le constitue. Et l'on ne rêve que d'une chose : qu'il puisse reprendre ce spectacle.

## LA RECHERCHE

CONCEPTION YVES-NOËL GENOD / THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD

**« Réflexion sur la littérature, la mémoire et le temps, À la recherche du temps perdu effraie autant qu'il fascine. Yves-Noël Genod nous en livre une version ardente et poétique, au plus près du langage proustien. »**

— par Ludmilla Malinovsky —

Yves-Noël Genod agite des fantômes proustiens qui peuplent curieusement le vide des murs. Il agrège, à la manière un peu grossière d'un pot-bouille, des bribes de « La Recherche ». Sa voix se tient sans cesse au bord de l'endormissement, indolente, avalant les phrases proustiennes dans un chuchotement sacrilège. Et il y a, dans ce rétrécissement et cette négligence d'une œuvre divine, un scandale qui révoque toute valeur d'invitation à la découvrir, ou tout plaisir de redécouverte. Mais Genod affiche d'entrée une promesse, qui n'est pas de nous restituer quoi que ce soit d'une extase de lecture. Il assure seulement qu'il ne nous volera pas notre temps ; et on le sent bien qui passe, en effet. Genod propose plutôt une expérience proustienne, celle du décodage, de la psycho-physiologie qui « fait signe ». Ses récitations sont brouillées par une série de syndromes indéchiffrables. Le comédien est parcouru de maniérismes improbables, poussé à des déplacements superflus, autant de symptômes équivoques qui sont autant d'énigmes un peu idiotes, « vierge et inconnaissable ». La première représentation était même, pour ainsi dire, enrichie de « péripéties sonores » : malaise, cris de fans intempestifs, va-et-vient continuel, bruit de verre s'écrasant au sol... il faut dire que la

scène des Bouffes rend toujours le public dangereusement présent. On voudrait le rappeler au respect mais, finalement, c'est mieux pour l'intrigue : chez Genod tout conspire, tout participe d'une même confusion qui peut convertir une succession d'infortunes en stratégie d'épuisement. La mise en scène n'en est que plus opérante. Les extraits de Genod sont des répliques, des sédiments de sa propre mémoire de lecteur, ses impressions fuyantes, altérées par le temps. Il joue toute une déprime de l'abandon et un engourdissement des sens qui rappellent que le temps est une lente extinction de soi, un combustible qui dérobe les ravissements les plus sûrs, déshérite des souvenirs, ou ne les rend que diminués. Cette déprime est parfois rompue, quand la voix de Genod porte, révèle ses qualités de conteur, son intelligence de la phrase, son humour, et fissure d'une sonorité riante l'abattement général. Mais cela ne dure pas assez. Il lui faudrait donc beaucoup de nuits, il est vrai, « peut-être cent, peut-être mille ». La pièce est comme l'aveu que toutes ces nuits auront découragé Genod, par avance. Si bien que très élégant dans sa soie rouge et sa fourrure, perché sur des talons argentés, il parade en héritier dépossédé, las de l'insuffisance des choses, qui semble dire « assez du monde », alors qu'il en voulait plus.

Making of. **“La Recherche”.**

Par Patrick Sourd

## Le metteur en scène Yves-Noël Genod se frotte à l'œuvre de Proust en deux spectacles.

Les sept tomes d'*À la recherche du temps perdu* sont-ils adaptables au cinéma? Peu ont osé s'y frotter. Au théâtre? Dans la plupart des cas, il s'agit surtout d'hommages, de scènes glanées dans les milliers de pages, comme l'a montré le Polonais Krzysztof Warlikowski en novembre dernier avec *Les Français*, au Théâtre national de Chaillot. Yves-Noël Genod, metteur en scène et performeur français né en 1972, s'attaque à l'œuvre proustienne avec *La Spirale du temps perdu*, diptyque réunissant deux spectacles à Paris, l'un aux Bouffes du Nord et l'autre à la Ménagerie de verre. Pour travailler, Genod s'est installé une quinzaine de jours à l'Hôtel des Roches noires de Trouville, lieu de villégiature de Proust. « *J'ai ressenti le besoin de revenir à la source de son écriture. Cet hôtel qu'il affectionnait a été l'endroit idéal pour me confronter à son écriture.* » Le metteur en scène aime (se) surprendre : « *J'ai eu envie d'explorer l'œuvre de deux manières différentes. Pour témoigner de la litanie des phrases, une lecture commentée d'extraits de La Recherche et, en me passant des mots, un spectacle purement visuel où je souhaite évoquer le côté contemplatif de Proust.* » S'autorisant une sérieuse marge d'improvisation, les deux spectacles sont annoncés comme des *work in progress* – ils ont donc de grandes chances de varier chaque soir. Aux Bouffes du Nord, Genod sera seul sur scène, fin février. « *Il faut rester modeste. J'aime l'idée que ce soit la lumière crue des one-man-show qui m'accompagne lors de mes lectures. Cela n'empêche d'ailleurs pas des moments plus lyriques pour témoigner de cette écriture insomniaque à la frontière entre rêve et réalité.* » À la Ménagerie de verre, en mars, une performance prendra modèle sur la bande d'adolescentes qui fascinaient le narrateur d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Genod mettant en scène un groupe de jeunes gens des deux sexes dans un théâtre d'images aux allures de soirée mousse. « *Proust voyait dans les jeunes filles croisées sur le chemin de la mer, à Balbec, "un flottement harmonieux, la translation continue d'une beauté fluide, collective et mobile". Je souhaite rendre hommage à la jeunesse d'aujourd'hui. C'est à elle de relever le défi de vivre*

*dans un monde que la génération des quadragénaires observe comme s'il s'agissait du Titanic.* » Avouant qu'il lui faudrait au moins mille et une nuits pour témoigner de ses affinités proustiennes, Yves-Noël Genod sait qu'il va manquer de temps. ☺



Yves-Noël  
Genod.

*La Recherche*, mise en scène d'Yves-Noël Genod. Aux Bouffes du Nord, Paris 10°. Du 21 au 25 février. [www.bouffesdunord.com](http://www.bouffesdunord.com)

*La Beauté contemporaine*. À la Ménagerie de verre, Paris 11°, dans le cadre du festival Étrange Cargo, du 14 au 16 mars. [www.menagerie-de-verre.org](http://www.menagerie-de-verre.org)

**Yves-Noël Genod**

***La Recherche d'après Marcel Proust***

Tombé dans la marmite d'*A la recherche du temps perdu* quand il était petit, Yves-Noël Genod est un inconditionnel de Marcel Proust. Installant son lit de camp aux Bouffes du Nord, il nous promet l'aventure toujours délicieuse et drôle d'une de ces lectures commentées dont il a le secret.

du 21 au 25 février, Théâtre des Bouffes du Nord, Paris X<sup>e</sup> ►

**BIMESTRIEL**

THÉÂTRE

Yves-Noël Genod a un petit goût pour les dandys. Sans doute parce qu'il est l'un des derniers du genre. Il y a deux ans, il ressuscitait dans l'obscurité la poésie de Baudelaire. Pour son grand retour aux Bouffes du nord, c'est – autre monument – à Proust qu'il rend hommage avec *La recherche*. Ici, ailleurs, et surtout dans la littérature : un appel à habiter la ruine (du 21 au 25 février). • A. J.-C.

**WEB**

## « LA BEAUTÉ CONTEMPORAINE » : YVES-NOËL GENOD ET L'ÉCUME DE PROUST

**Amelie Blaustein Niddam**

Après avoir incarné *Proust aux Bouffes du Nord*, Yves Noël Genod nous offre, en guise de fête d'anniversaire pour les 20 ans du *Festival Étrange Cargo*, un contrepoint performatif au texte : **La Beauté contemporaine** qui apparaît comme une déclaration d'amour formelle à Albertine.



Yves-Noël Genod a deux grands axes de travail : l'écoute de lectures de textes et la tension dramatique que provoquent les apparitions et les disparitions de ses personnages. Ces deux grandes lignes se retrouvent sur une seule route : celle des lieux extra-ordinaires. A la Ménagerie de verre il est chez lui. La dernière fois c'était en 2013 pour *Un petit peu de Zelda*. En 2012, il créait les images indélébiles de *Chic by accident*. En regardant la première image de *La Beauté Contemporaine* on pense qu'elle va rester, comme le garçon au voile pailleté de *1er avril*, comme la cigarette d'Alexandre Styker dans *Je pense à vous personnellement*. Cela pourrait être un jeu même : quelle est l'image la plus forte que vous garderez de ce Genod-là ?

On a oublié de vous dire quelque chose d'important, ce metteur en scène, lecteur, auteur, comédien créé des spectacles tout le temps, mais des spectacles éphémères, ce qui les rend précieux et chics. Genod provoque l'accident et le surgissement de la beauté, il est le roi du genre. Reprenant ce principe « *accumulatoire* » et dispersif qu'il maîtrise à merveille, il fera surgir de son costume de magicien littéraire un jeune homme en slip noir qui pose, une diva black qui chante, un danseur de disco sous acide... peu importe.

Répondons à la question car la réponse est la clé du spectacle. L'image la plus forte est pour nous celle d'une jeune femme en académique fleuri American Apparel qui devient Albertine, au centre d'un cercle de mecs qui sont avec elle comme des abeilles autour d'un pot de miel. La belle brune lit des extraits de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Quelques minutes avant Yves-Noël avait lu ce passage assis dans le public :

« Chacune de ces Albertine était différente comme est différente chacune des apparitions de la danseuse dont sont transmutes les couleurs, la forme, le caractère, selon les jeux innombrablement variés d'un projecteur lumineux » .

**Là se niche l'essence même de ce spectacle dont l'objectif est de partir, de façon sensorielle à la recherche du temps perdu.**

Comment le récupérer ? Comment faire l'expérience du temps qui file ? Proust a la réponse plus loin dans le même passage : « C'est peut-être parce qu' étaient si divers les êtres que je contemplais en elle à cette époque que plus tard je pris l'habitude de devenir moi-même un personnage autre selon celle des Albertine à laquelle je pensais : un jaloux, un indifférent, un voluptueux, un mélancolique, un furieux, recréés, non seulement au hasard du souvenir qui renaissait, mais selon la force de la croyance interposée pour un même souvenir, par la façon différente dont je l'appréciais ».

Et Yves-Noël obéit en mettant sur scène, comme s'il exposait les corps dans un musée : « un jaloux, un indifférent, un voluptueux, un mélancolique, un furieux » et des femmes aussi, blanches, noires, asiatiques. Il y a cette volonté de montrer toutes les beautés dans leur diversité. La lumière de [Philippe Gladioux](#) qui passe du noir au rose puis au bleu, sublime les silhouettes en les rendant plus belles. Sa lumière (sur ce spectacle il travaille aussi avec Iannis Japiot) vient aussi révéler la fragilité du « plateau » de la Ménagerie, aplat de béton qui justement n'est pas plat. Il en offre les vagues comme une symbolique supplémentaire de la jeunesse, fragile et captivante.

La direction d'acteurs parfaite d'Yves-Noël rend les gens beaux. Il fait ça Yves-Noël, il rend les gens beaux, de la même façon que [Pina Bausch](#) rendait ses danseuses immenses.

La beauté comme réponse au temps perdu, qui bientôt se fondra dans la mousse, celle des boîtes de nuit des années 2000, vient ramener Proust dans le réel. C'est comme si ici, il s'agissait de faire l'expérience de Proust, sans (ou presque) le lire. Les questionnements de l'amoureux d'Albertine deviennent des errances fulgurantes, dont chacune mériterait de devenir un tableau.

Belle idée.

Visuel : Remy Artigues



## La Recherche aux Bouffes du Nord, de Proust à Genod

### Proust fait salon

Les intimes comprennent. Les lecteurs de **Proust** ont depuis longtemps pris l'habitude de parler de *La Recherche* pour « *La Recherche du temps perdu* ». Yves-Noël Genod intitule ainsi sobrement la première partie de son diptyque « *La Spirale du temps perdu* ». Plus qu'une lecture poétique, il propose une véritable expérience du temps et de la beauté.

Par quel prisme prendre l'œuvre de *Proust*? De nombreux metteurs en scènes et réalisateurs se sont posés la question : ils ont ou fait le choix d'un livre en particulier, comme Volker Schlöndörf et son film « *Un amour de Swann* » ou survoler l'ensemble romanesque comme Krzysztof Warlikowski qui revendiquait avec *Les Français* une adaptation contemporaine et une radiographie politique. Yves-Noël Genod prend le parti de ne pas tout dire mais d'offrir des passages qu'il a retenus ici et là de ses propres lectures.



### Proust fait salon

Yves-Noël Genod est un personnage à part entière : cela tient à une manière de s'habiller, de parler, d'être là. A l'aise dans ses bottines lamées argent, il est un impeccable maître de maison. Ouvrant son manteau bordé de fourrure sur le ton de la conversation, le narrateur mêle les souvenirs personnels aux anecdotes proustiennes. Il confie vouloir faire sentir au spectateur le passage du temps et tient son programme pour une improvisation. *La Recherche* n'est pas un divertissement mais une soirée que l'on passe en bonne compagnie, le salon d'une autre époque où l'on discutait des théories de Bergson sur la durée. La légèreté est apparente, le spectateur sourit de l'accueil aux madeleines et champagne. Le metteur en scène croit aux détails, il sait qu'ils fixent la mémoire.

### Intimité du lecteur

Poésie ou prose, c'est la parole pour l'essentiel qui structure *La Recherche*. Yves-Noël Genod lit Proust mais entre deux passages, il rappelle les influences baudelairiennes du maître du roman. Il trouve un vers de « *La chevelure* » dans une description d'Albertine endormie et le déclame à la lumière de sa tablette. Un halo numérique sur le visage, le lecteur nous fait éprouver le vertige de la phrase. Commentateur familier, qui marque son admiration et suggère plus qu'il n'analyse, Yves-Noël Genod donne voix au style de Proust. Sur le plateau un canapé et une lampe installent un petit théâtre de la lecture : le spectateur s'y projette mais jamais l'acteur ne s'y installe très longtemps.



## L'éclairage des fantômes

Les Bouffes du Nord dégagent une atmosphère particulière et la mise en scène de La Recherche en prend son parti. L'histoire du théâtre imprègne les murs ; les jeux de lumières et de son animent un ballet de fantômes. Yves-Noël Genod cite souvent Marguerite Duras dont il a été proche, sans doute s'est-il souvenu de Son nom de Venise dans Calcutta désert. Duras revisitait pour ce film les décors abandonnés d'India Song : sur ces images de ruine, elle projetait la bande son d'origine. Ici, les voix, les notes de musiques rappellent le lustre de la haute société du XXème siècle. Par ici un mouvement de Mahler, par là un enregistrement de Sarah Bernhardt dans Phèdre : nous traversons l'histoire. Les projecteurs de même semblent s'allumer sans coordination, comme le fait d'esprits frappeurs. Nous sommes hantés, nous qui rassemblés dans la même pièce retrouvons un temps disparu.

Si La Recherche de Proust peut se résumer par "Marcel finit par devenir écrivain" il est plus difficile de raccourcir celle d'Yves-Noël Genod. A l'évidence il s'agit là encore d'un homme qui nous raconte combien il croit en l'art, c'est à dire en la vie.

La Recherche

De et avec : Yves-Noël Genod

Lumières : Philippe Gladieux

Son : Benoît Pelé

Crédit photo : Rémy Artiges

La Recherche constitue l'une des deux parties de La Spirale du temps perdu, diptyque conçu par Yves-Noël Genod. Vous pouvez retrouver La Beauté contemporaine, seconde partie de cet évènement du 14 au 16 mars à la Ménagerie de verre pour le festival Etrange Cargo



24 février 2017 au Théâtre des Bouffes du Nord.

On avait laissé Proust prisonnier du bavardage mondain que lui imposait Krzysztof Warlikowski à Chaillot (voir ci dessous) on le retrouve aux Bouffes du Nord, saisi dans une funambulesque autofiction à la première personne signée Yves-Noël Genod.



De prime abord, et pour des raisons différentes, il semble une fois de plus que la langue proustienne résiste cette épreuve du feu qui consiste à la placer (la planter) en scène, un peu comme un objet d'admiration – hiératique et solitaire. La magie du lieu opère tel un écrin coloré qui déteindrait sur l'auguste et languissante prose. Ce Théâtre des Bouffes du Nord impose d'emblée la contemplation de cet immense mur de fond décati et rongé, une surface couleur cinabre vermillon qui évoque tout à la fois Pompéi et les salons fin de Siècle. Le public s'installe, on distribue des madeines tandis que se répandent les échos lointains de la sonate de Vinteuil – César Franck. L'ambiance est cosy, on attend.. on attend longtemps, juchés en corbeille avec en dessous de nous la vision d'un divan en velours vert et d'une lampe de salon. Deux mystérieuses sandales à lanières traînent à proximité ; elles resteront au même endroit à la fin du spectacle, telles les légendaires chaussures qu'Empédocle laissera sur les bords du cratère de l'Etna comme seules preuves de son suicide dans les flammes.

Des flammes, Yves-Noël Genod a gardé la couleur avec cet improbable damas de velours écarlate qui investit et gaine son corps filiforme de haut en bas tel le fameux gilet rouge de Théophile Gautier à la première d'Hernani. Un Proust romantique et révolutionnaire ? Plutôt une silhouette courbée qui apparaît dans un long rayon de lumière, quasi dissimulée sous un manteau de peau retournée, récitant d'une voix blanche ce texte de Léon Daudet décrivant un Marcel Proust neurasthénique et hystérique : "un jeune homme pâle aux yeux de biche, suçant ou tripotant une moitié de sa moustache brune et tombante, entouré de lainages comme un bibelot chinois".

L'excentricité blonde et écarlate de l'acteur fait face à un pupitre avec pour seul instrument une moderne tablette électronique, version contemporaine des paperolles que Proust collait dans les marges de ses manuscrits. Balayant l'écran d'un index dilettante et badin, Yves-Noël Genod déplie-déploie à l'infini ce qui s'apparente à une longue, très longue, lecture de Proust. Ce paysage narratif se déroule lentement comme les deux rives d'un fleuve. C'est ample et paisible, on entend passer les fantômes de Chateaubriand, Baudelaire... avec un nombre incalculable de digressions où Genod ressasse et réinvente son Proust, en l'accompagnant l'allusions et de commentaires. Parfois la voix contrefait un personnage, tantôt elle se contente de le dessiner sur un ton monocorde. Il n'y a rien ici d'une hagiographie proustienne, d'une béate leçon d'admiration. Le fil de la lecture est brouillé continument, comme si ce bavardage en forme d'entre-soi prenait le pas sur le texte. L'acteur se cherche dans la Recherche – tautologie géniale et irritante qui susurre, chuinte, miaule son Proust sans jamais s'arrêter. Les strapontins claquent, des spectateurs quittent la salle, sans perturber ce débit oratoire désabusé, ludique... presque houellebecquien par endroits.

Avec le refus du point fixe en guise de jeu d'acteur, Yves-Noël Genod se vautre dans le divan, arpente la scène en faisant résonner ses talons argentés, disparaît par un côté, réapparaît par une porte etc. Les lumières de Philippe Gladioux l'accompagnent comme une sorte de halo ou de reflet d'un esprit en divagation, clignotant d'une manière instable et défectueuse, à des endroits incongrus, jamais vraiment en phase avec la position de l'acteur. On se perd comme happé par la contemplation de ce petit pan de mur jaune autour duquel tournent en spirale les phrases de Proust. Genod s'amuse de cette errance, qu'il surjoue à l'envi en lui donnant des airs de voyage oisif parmi les lignes imprimées, tirant des bords pour retarder le moment où la phrase se clôt sur son point d'arrêt.

Ce Proust dandy assume son côté autocrate et falot, se moque volontiers de lui-même en rappelant cette anecdote sur la sonorité en "air" qui hanta l'écrivain asthmatique jusqu'à son dernier souffle. La lecture revient longuement sur les scènes érotiques et le qualificatif d'"inverti" – occasion de lire la phrase la plus longue de la Recherche, longue litanie au fil de laquelle on manque de perdre pied et qui se conclut sur le mot de "vice" et jure ironiquement avec le célèbre et très bref "Longtemps je me suis couché de bonne heure". On goûte la scène où, massée derrière la paroi de verre qui les sépare les clients du restaurant de Balbec, la population locale est comparée à un vivier plein de poissons inquiétants.

Ce moment de théâtre est aussi une leçon sur le temps – un temps en extension, à la fois précieux et "perdu", à travers lequel Yves-Noël Genod se prélassse, pose et fascine.

Ce moment de théâtre est aussi une leçon sur le temps – un temps en extension, à la fois précieux et "perdu", à travers lequel Yves-Noël Genod se prélassse, pose et fascine.

Crédits photo : © Christine Monlezun

Cet article a été écrit par David Verdier

Coup de cœur

## Aux Bouffes du Nord, Yves-Noël Genod a retrouvé le temps perdu de Marcel Proust



Emmanuelle Bouchez

Publié le 23/02/2017. Mis à jour le 23/02/2017 à 18h41.



**C'est un spectacle éclair : il ne dure que cinq jours ! Mais que l'on soit familier ou pas avec "A La Recherche du Temps Perdu", on y éprouve un plaisir sensible...**

**L**a *Recherche* en une heure et demie ? Le pari annoncé par Yves-Noël Genod fait sourire tant la mission semble impossible. Et l'on se rend à la première des cinq soirées programmées aux Bouffes du Nord, avec l'envie d'attendre l'officiant au tournant : entre le monument des sept tomes, les couches successives de lectures émues et les traces qu'il en reste, quel chemin pourra-t-il se frayer pour nous surprendre ?

### L'épaisseur élastique du temps

La réponse, simple, est vite évidente : le sien, le plus personnel qui soit. Et son excursion en terres proustiennes, légère et profonde à la fois, grave ou enjouée, prend bientôt l'allure d'un rendez-vous rare, entre rêverie et instant fragile. Et dont on sort en état de grâce... plus de deux heures plus tard (ne s'agit-il pas, nous précise Genod avec humour, d'éprouver ici « l'épaisseur élastique du temps ? »)

Le comédien et metteur en scène descend d'abord par l'escalier arrière, à pas sonnante. Il disparaît puis revient, enveloppé dans une pelisse fourrée, arborant pantalon et chemise damassée rouges. Mi rocker-mi dandy, avec ses bottes argentées et sa mèche de cheveux ultra-blonds, il incarne un précieux d'aujourd'hui flottant sur scène, avec des gestes chaloupés d'ancien danseur. Une apparition fidèle à sa réputation de «*distributeur de poésie et de lumière*» qui n'aime rien tant depuis une quinzaine d'années que de laisser derrière lui des émotions fantômes... N'en fait-il pas des tonnes tout de même ? Quand un Lucchini, dans un autre genre, n'aurait besoin, lui, que d'une table et d'une chaise pour affirmer son ego d'amoureux des lettres ?

## Plaisir de lecteur

La réponse est non. Genod nous «cueille» aussitôt, seul dans cet écrin si chargé de mémoire qu'il n'a meublé que d'un canapé vert et d'un lampadaire rococo. Il cite d'une voix rauque Léon Daudet, évoquant l'apparition, au restaurant, du jeune Marcel Proust, «*vers 7 heures et demie*» du soir, déclarant «*qu'il venait de se lever, qu'il allait se recoucher*», et la balade commence.

## Plaisir de lecteur

La réponse est non. Genod nous «cueille» aussitôt, seul dans cet écrin si chargé de mémoire qu'il n'a meublé que d'un canapé vert et d'un lampadaire rococo. Il cite d'une voix rauque Léon Daudet, évoquant l'apparition, au restaurant, du jeune Marcel Proust, «*vers 7 heures et demie*» du soir, déclarant «*qu'il venait de se lever, qu'il allait se recoucher*», et la balade commence.

Seul son plaisir de lecteur semble l'avoir guidé. Il évacue d'emblée la scène scabreusement célèbre de *La Recherche* (l'image du baron de Charlus, attaché à son lit de plaisir SM, entrevue par un œil de bœuf) pour qu'on ne l'attende pas, et divague ensuite de mots préférés («*la transparence mauve de la mer*») en analyses savantes : la plus longue phrase de Proust, ou la plus courte, l'étonnante occurrence des patronymes en «air» (Proust en a manqué toute sa vie d'asmathique), l'enfermement d'Albertine caressée pendant son sommeil (dont il révèle avec une crudité espiègle la réalité érotique).

## Histoires oubliées

Il redonne ainsi vie à des histoires qu'on avait oubliées : l'anecdote de ces commerçants enrichis qui retournent à leur zinc pour aider une jeune veuve de 14-18, la si tragi-comique scène de la rencontre avec la princesse de Luxembourg, le croissant de Madame Verdurin obtenu en pleine guerre... Les personnages défilent tels des ombres de lanterne magique (que le narrateur, au début de *La Recherche*, aime tant) portée par une bande-son où César Franck et Gustav Malher sont envahis de vagues et de mouettes.

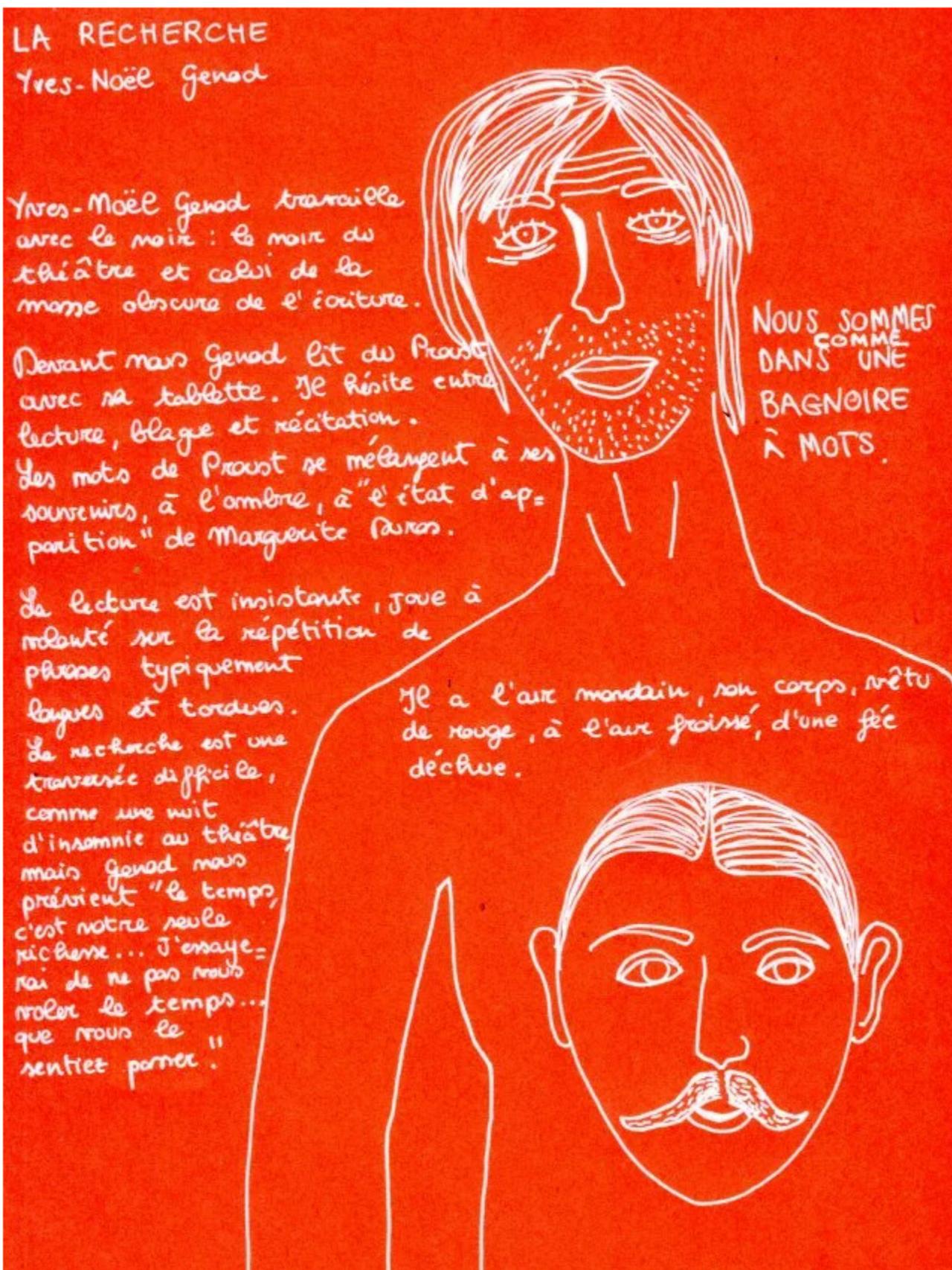
Le plus saisissant pourtant, dans ce moment théâtral si sensible, est la façon quasi instinctive avec laquelle Yves-Noël Genod tient sa place face à l'écrivain Marcel Proust : celle d'un artiste en admirant un autre, et l'aimant comme un frère (en recherche inquiète de la beauté, en tentatives expérimentales, en homosexualité...), accrochant souvent des anecdotes de sa propre vie (sa relation de jeune-homme avec Marguerite Duras), partageant et explicitant les références de Proust lui-même à Baudelaire ou Châteaubriand, précurseurs de la fameuse «*sensation retrouvée*»... Presque cent ans après la mort du divin Marcel, en 1922, alors que celui-ci vient de compléter par le milieu sans l'achever, sa Recherche du temps perdu, Yves-Noël Genod, dessine à son tour, de crêtes en creux, son magnifique univers littéraire. Par petites touches, en disant ou en lisant, en tapotant sur sa tablette numérique tel un chamane contemporain parti explorer les mystères de la phrase proustienne.

**A VOIR :** *La Recherche*, de et avec Yves-Noël Genod, jusqu'au samedi 25 février, 20h30, [aux Bouffes du Nord, Paris XXe](#)

Avec une suite, *La Beauté contemporaine*, à [la Ménagerie de Verre, Paris XXe](#), du 14 au 16 mars, dans le cadre du Festival Etrange Cargo, avec la complicité des Etudiants des Beaux-Arts de Paris.

LA CHRONIQUE DESSINÉE, « LA RECHERCHE », YVES-NOËL GENOD

Posted by *camillapizzichillo* on 24 février 2017 · Laisser un commentaire



LA CHRONIQUE DESSINÉE

La recherche de Yves-Noël Genod, jouée du 21 février au 25 février au théâtre des Bouffes du Nord.

## *La recherche : Proust et le temps retrouvés*

Publié le 24 février 2017 par **Sonia Bos-Jucquin**

*Après Remise Venise, présentée en janvier dernier au Festival d'Armentières Vivat la danse !, où il s'emparait déjà de Proust dans une proposition inédite, Yves-Noël Genod poursuit son projet autour de l'auteur de l'œuvre fleuve A la recherche du temps perdu, qui a récemment inspiré Krzysztof Warlikowski avec Les Français, en donnant à voir et entendre son appropriation personnelle de La recherche, ponctuée d'anecdotes et de commentaires au fil de sa lecture qui nous fait perdre toute notion du temps.*



© Christine Monlezun

Accueil de circonstance au Théâtre des Bouffes du Nord avec distribution de petites madeleines, si chères au cœur de Marcel Proust, et d'une coupe de champagne pour accompagner cette délicate attention. Il faut dire qu'Yves-Noël Genod nous reçoit un peu comme chez lui et il sait y faire. Silhouette longiligne accentuée par des bottes argentées à hauts talons, le performeur, vêtu d'un pantalon et d'une chemise rouge vif aux motifs semblables à une tapisserie monochromée sur lesquels il s'enveloppe d'un manteau noir réversible en fourrure, lit Proust à l'aide d'une liseuse, posée sur un pupitre au centre de la scène. Les fumigènes qui s'emparent de la salle confèrent à la performance des allures de salon littéraire d'antan, duquel nous pourrions voir apparaître Serge Gainsbourg. Mais c'est un tout autre génie qui se tient ce soir-là devant nous.

Grâce aux sons de Benoît Pelé, nous savourons quelques pauses respiratoires comme celle que Marcel Proust refusait à son écriture si caractéristique. Yves-Noël Genod nous offre la phrase la plus courte et celle la plus longue de *A la recherche du temps perdu* au cœur d'une lecture ardente, passionnée et passionnante. Il y a dans sa voix grave et posée quelque chose de l'ordre de l'organique, du viscéral. Il interprète le temps et ponctue son excellente et fluide diction par des anecdotes ou des commentaires opportuns. Lui qui connu, enfant, Marguerite Duras, convoque les souvenirs que le relie à cette autrice exceptionnelle mais en appelle également à Baudelaire, Chateaubriand ou encore Gérard de Nerval.

Son talent d'orateur nous berce. Tel un père offrant à son enfant une lecture du soir, sa voix captivante nous apaise. Il lit Proust jusqu'à l'incarner, l'être. Les deux se confondent, se complètent. Il nous embarque dans la virtuosité translucide de la foisonnante *Recherche* comme une méditation nécessaire. Ainsi, il prend, rend, suspend et habite le temps. Bien que les changements incessants de lumière n'aient pas trouvé grâce à nos yeux, Proust se suffisant à lui-même sans aucun besoin d'avoir recours au moindre artifice, nous avons préféré garder nos paupières closes pour nous laisser porter par la poésie des mots tandis que Yves-Noël Genod nous offrait avec générosité une petite madeleine littéraire, du bout des doigts.

« Maintenant plus personne ne lit, surtout Proust, ses phrases si longues, ses milliers de pages, écrites sur deux décennies – faut-il le lire en temps réel ? » s'interroge Yves-Noël Genod. Vraiment ? En tout cas, il nous propose de lire Proust éclairé à la lumière de l'œuvre de Baudelaire, ou de lire Proust, tout simplement. Il suscite en nous l'envie irrépressible de nous replonger dans les sept volumes d'*A la recherche du temps perdu*, de sauter nous aussi « deux-mille ou trois-mille pages » et d'en garder les extraits qui nous parlent le plus, comme un fulgurant besoin de nous rassurer sur la condition humaine.

*La recherche* est la première partie d'un diptyque intitulé *La spirale du temps perdu* dont la seconde sera à découvrir du 14 au 16 mars prochain à la Ménagerie de verre dans le cadre du Festival Etrange Cargo.

### *La Recherche*

D'après *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust

De et avec : Yves-Noël Genod

Lumières : Philippe Gladieux

Son : Benoît Pelé

Durée : 2h30

• Du 21 au 25 février 2017.

Du mardi au samedi à 20h30

Lieu : Théâtre des Bouffes du Nord, 37 bis Boulevard de la Chapelle, 75010 Paris

Réservations : 01 46 07 34 50 ou [www.bouffesdunord.com](http://www.bouffesdunord.com)

**LA RECHERCHE EN PARTAGE DE YVES-NOËL GENOD : « PROUST, COMME LA VIE, C'EST POUR RIRE »**

Posted by *infernolaredaction* on 24 février 2017 · *Laisser un commentaire*



Visuel : Yves-Noël Genod, *La Recherche* © Rémy Artiges

**La Recherche, 21-26 février 2017, Théâtre des Bouffes du Nord**

Yves-Noël Genod convie au Théâtre des Bouffes du Nord les spectateurs à une lecture de morceaux choisis de l'œuvre de Marcel Proust jusqu'au 26 février 2017. Gage ambitieux que celui de vouloir s'approprier une telle œuvre en deux heures trente, que Yves-Noël Genod seul sur scène parvient à nous faire partager avec une délicate et noble fragilité.

L'acteur, danseur, performeur, metteur en scène qui plutôt que de s'assigner à un de ces rôles préfère se nommer le « distributeur » de spectacle, de poésie et de lumière, ce « distributeur » invite les spectateurs à un moment de partage, inauguré par une traditionnelle distribution de coupes de champagne, autour d'une œuvre immense qu'il annonce d'emblée ne pas connaître lui-même. On se rassure, les deux heures trente à venir ne seront pas pour nous accabler, Yves-Noël Genod sait nous faire rire et délicieusement digresser à partir de *La Recherche* du temps perdu et de son auteur.

Comment ce long corps frêle va-t-il tenir une lecture de Proust pendant plus de deux heures sans découragement ? Entre improvisation et lecture sur liseuse, Yves-Noël Genod orchestre une partition volubile et nous rappelle à quel point le génie de Proust est musical. Qu'il soit danseur n'échappe pas quand bien même les déplacements sont minimes : il en va physiquement de tenir le long bercement des phrases proustiennes. Genod réussit à faire oublier le début d'une phrase sans nous le faire regretter, embarquant avec lui les spectateurs « sur le sommeil d'Albertine », malgré le départ de certains d'entre eux, probablement moins patients. Un incompréhensible jeu de lumière en surnombre mène par ailleurs une attention difficile. Une mauvaise acoustique n'arrange en rien, ajoutée à l'intonation traînante et désinvolte d'Yves-Noël Genod à certains moments compliquent encore l'écoute. Sans doute faut-il aussi savoir se perdre.

On se demande alors ce qui est venu rassembler la communauté de spectateurs, dont Derrida disait venir au théâtre pour y « partager ce qui ne se partage pas : la solitude »<sup>1</sup>. La salle du Xe arrondissement de Paris prend les allures d'un salon littéraire dans un somptueux décor minimaliste, d'une élégance sobre. Le « distributeur » de spectacle et de poésie qui a travaillé avec Claude Régy nous livre encore autre chose, entre les lignes, plus modestement qu'il n'y paraît, derrière les anecdotes qu'il se plaît à rapporter de son enfance auprès de Marguerite Duras. Faire de toutes nos solitudes douloureuses un moment de joie : « je ne reviendrai à Paris que pour y déployer mon lit de camp, et vous dire Proust et on rigolera ensemble parce que, oui, Proust, comme la vie, c'est pour rire », écrit-il à propos de *La Recherche*. Se dégage ainsi des Bouffes du Nord une étonnante atmosphère emplie de générosité, d'amitié, dépouillée de toute forme de savoir et de linéarité.

On ressort avec l'étrange impression d'avoir partagé autant de réconfort que d'ennui et de plaisir : un surcroît de vie, ce « rien mais avec splendeur » (YNG).

**Flora Moricet**

**1 – Politiques de l'amitié, Jacques Derrida**

Deuxième moment de *La Spirale du temps perdu : La Beauté contemporaine*, du 14 au 16 mars 2017, à la ménagerie de verre dans le cadre du festival Étrange Cargo

## La liseuse de Proust éclaire Yves-Noël Genod

23 FÉVR. 2017 | PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

**Yves-Noël Genod ne se couche jamais de bonne heure ; la nuit, quand il ne fait pas du théâtre, il lit. Bien sûr, il a lu et relu « A la recherche du temps perdu ». Dans « La Recherche », il fait du théâtre en lisant Proust à la lumière d'une liseuse.**



Scène de "La recherche"  
© Christine Monlezun

Longtemps la scène est restée vide. Le canapé vert pâle attendait que quelqu'un vienne prendre place et, sentinelle, un lampadaire attendait lui aussi. Tout comme, au centre de la scène, un pupitre portant non une partition, ni même un livre, mais un objet plat et rectangulaire, une liseuse, pour l'heure éteinte comme le lampadaire. Et puis voici que cela déferle, sons (Benoît Pelé) et lumières (Philippe Gladieux), manigancés par deux amis de celui que l'on attend, Yves-Noël Genod. Un tonnerre d'applaudissements enregistrés assorti d'un tourniquet de lumières. Et puis rien. On attend encore. Le temps prend ses aises, soigne son baromètre qu'est le silence, et cela advient.

### *Comme abandonnée*

Venant d'un escalier dérobé derrière le public installé dans les courbes parfaites du Théâtre des Bouffes du Nord, on entend des pas sur le côté puis, dans une raie de lumière blanche, on voit apparaître deux cothurnes aux reflets noirs que l'on imagine achetés à Carne street à Londres dans les années Beatles & Rolling Stones et oubliés depuis dans un placard. Le voici enfin qui apparaît recouvert d'une pelisse de voyageur qu'il posera tout à l'heure sur le bord du canapé pour nous laisser voir son corps effilé ajusté dans un ensemble rouge enserré au plus près de son corps, tenue de ménestrel, de groom recyclé ou d'un costume porté par Hamlet, ne laissant voir de son corps que ses mains et son visage aux traits plissés par les nuits sans sommeil à lire *A la recherche du temps perdu* jusqu'à ce spectacle, *La Recherche*, donné ici et là, arpentant la scène à pas lents dans une démarche jamais nerveuse et comme abandonnée, caressant une douceur fatiguée avec juste ce qu'il faut de mélancolie dans ses yeux, autrement dit magnifiant sa légèreté d'être.

Ainsi demeurera-t-il tout au long de cette longue soirée en demi-teinte, laissant parfois aboyer quelques moments de théâtre lorsque les pages dialoguées de la *Recherche* s'y prêtent, dans le sillage de Charlus (que Genod prononce en éludant le s) et, assurément, dans le salon de Madame Verdurin. En préambule, prenant la voix du vieux Mauriac, Genod aura dit un magnifique texte de Léon Daudet (extrait de ses *Souvenirs littéraires*) décrivant l'apparition dans un salon, d'un « jeune homme pâle aux yeux de biche ». Ce dernier se disait grippé mais « bientôt sortaient de ses lèvres, proférées sur un ton hésitant et hâtif, des remarques d'une extraordinaire nouveauté et des aperçus d'une finesse diabolique ». Ce jeune homme « entouré de lainages comme un bibelot chinois » et « tripotant » sa moustache, c'est l'auteur d'un livre qui venait alors de paraître, *Du côté de chez Swann*, c'est Marcel Proust dont Genod assure qu'il vient d'apprendre, le jour même, qu'autrefois on éludait le s et qu'on disait Prou(s)t.

## *La lumière de la liseuse*

En pleine lumière, dans la pénombre ou soudain dans le noir au gré des caprices de son excellent éclairagiste qui ne suit pas les méandres des extraits de la *Recherche*, pas plus que ne le fait l'ingénieur ingénieux du son provoquant ainsi d'étonnantes collisions, Yves-Noël Genod, le visage éclairé par sa seule liseuse, poursuit le babil de sa lecture qu'il interrompt parfois en effectuant un pas de côté où veillent sur lui de durables garde-fous (Duras, Baudelaire, ah tiens, il n'a rien dit de Régy, ah tiens, voici Chateaubriand). Genod a la politesse de nous laisser croire que le choix des pages lues est improvisé au soir le soir, toujours est-il qu'il ne fait pas de hiérarchie entre les personnages de la *Recherche* et ses différents livres, évoquant aussi bien Françoise, la vieille servante, que la jeune Albertine. Celui avec lequel sa personne s'accorde le plus, c'est sans doute Swann, y compris dans la courbe de son vieillissement. L'un de ses soirs aux Bouffes du Nord, il ne serait pas surprenant de l'entendre confier plus que prononcer cette page ensorceleuse comme beaucoup d'autres de la *Recherche* où, après qu'un des « amis d'autrefois » de Swann lui a présenté un soir au théâtre Odette de Crécy et que celle-ci a pris le prétexte de ses « collections » pour venir le voir avant qu'elle ne multiplie ses visites, Proust évoque un Swann qui lui ressemble, passant à un « nous » des plus subjectifs :

« ...à l'âge un peu désabusé dont approchait Swann et où l'on sait se contenter d'être amoureux pour le plaisir de l'être sans trop exiger de réciprocité, ce rapprochement des cœurs, s'il n'est plus comme dans la première jeunesse le but vers lequel tend nécessairement l'amour, lui reste uni en revanche par une association d'idées si forte qu'il peut en devenir la cause, s'il se présente avant lui. Autrefois, on rêvait de posséder le cœur de la femme dont on était amoureux ; plus tard, sentir que l'on possède le cœur d'une femme peut suffire à vous en rendre amoureux. Ainsi, à l'âge où il semblerait, comme on cherche surtout dans l'amour un plaisir subjectif, que la part du goût pour la beauté d'une femme devrait y être la plus grande, l'amour peut naître – l'amour le plus physique – sans qu'il y ait eu, à sa base, un désir préalable. A cette époque de la vie, on a déjà été atteint plusieurs fois par l'amour ; il n'évolue plus suivant ses propres lois inconnues et fatales, devant notre cœur étonné et passif. Nous venons à son aide, nous le faussons par la mémoire, par la suggestion. En reconnaissant un de ses symptômes, nous nous rappelons, nous faisons renaître les autres. »

Genod ne « dit » pas les pages de la *Recherche* sur lesquelles s'arrête son doigt caressant le fil de la liseuse. Ces pages, il les susurre, les lit au dedans de lui-même dans une voix intérieure qui affleure, éclot aux lèvres. Ainsi le temps s'étire jusqu'au dernier métro ou presque dans un tricot de phrases dont on a perdu le début lorsqu'on arrive à leur terme, éblouis et bercés que nous sommes par les circonvolutions, les incises qui les emportent avant de les ramener au port, l'écoute devient agréablement flottante, feutrée. Rien de plus juste que la falot de cette liseuse et la voix d'Yves-Noël Genod accompagnée par l'orchestre de son avant-bras droit, pour nous perdre et nous retrouver dans la forêt de la nuit proustienne.

***La Recherche*, Théâtre des Bouffes du Nord, 20h30, jusqu'au samedi 25 février.**

**On peut aussi consulter avantageusement le blog très personnel d'Yves-Noël Genod, [le dispariteur](#).**

**Après *La Recherche*, un second volet intitulé *La Beauté contemporaine* sera créé à la Ménagerie de Verre dans le cadre du festival *Etrange cargo* du 14 au 16 mars prochain.**

*Un Fauteuil pour L'Orchestre*

À l'affiche, Critiques // La Recherche, de Yves-Noël Genod, Théâtre des bouffes du Nord

**La Recherche, de Yves-Noël Genod, Théâtre des bouffes du Nord**

Fév 23, 2017 | Commentaires fermés sur La Recherche, de Yves-Noël Genod, Théâtre des bouffes du Nord

*fff* article de Denis Sanglard



© Bruno Perroud

Yves-Noël Genod est un lecteur magnifique. Un passeur, un passant qui s'efface. Ce diable rouge au pied d'argent qui déambule, arpente le Théâtre des Bouffes du Nord, traverse l'œuvre foisonnante de Proust sur la pointe des pieds, l'œuvre en magnifique sautoir. La voix ardente et amoureuse, gourmande et feutrée se fait murmure, s'éteint parfois, se meurt, se reprend. Morceaux choisis, pas les plus connus, forment une géographie intime et précieuse aux correspondances subtiles et ténues qu'il consent à partager. Ce qu'il offre, comme un don généreux, c'est le génie de Proust. Il lit, s'arrête parfois, précise, explique. Anecdotes personnelles où il est question parfois de Marguerite Duras, des Roches Noires de Trouville, explications doctes sur les réminiscences qui relient Proust à Beaudelaire, à Nerval, à Chateaubriand, réflexions impertinentes de son cru, précision de vocabulaire en incise. C'est brillant, c'est obscur, c'est léger, c'est profond, c'est beau à tomber, à pleurer. Et ce bras et cette main qui battent la mesure proustienne, se font légers, caressent l'espace au rythme de la phrase mouvante qui ondoie, serpente comme laisse de mer bientôt effacée. Ce bras qui invite, ouvre l'espace, élargit, projette le roman dans cet écran des Bouffes du Nord, parfois embrumé comme le brouillard maritime sur Trouville où les matins de Chantilly, embrumé des fumigations du malade qu'était Proust... Et ce qui s'offre là devant nous, à nu, sans artifice, c'est bien le génie incomparable, mot galvaudé et on s'en fiche, de Marcel Proust. De Balbec à Venise, des salons aux bordels militaires, de Françoise à la Princesse de Luxembourg, c'est une cartographie du tendre, intime, celle de Yves-Noël Genod, lecteur sublime, gonfalonier d'un auteur dont il exauce les saveurs, rehausse les infimes sensations et vibrations. Il en souligne sans appuyer, avec une grâce facétieuse, la beauté, les beautés parfois abruptes, l'ironie mordante et grinçante, l'humour subtile et le regard acéré d'un portraitiste impitoyable de la cruauté mondaine. On rit franchement et souvent, car oui Proust et Genod sont drôles. On s'y perd aussi parfois mais lire Proust c'est justement accepter de s'égarer dans cette jungle touffue, en sortir, y rêver, y revenir, parfois même l'abandonner. Et c'est bien cette expérience singulière de lecteur que nous traversons sous la coupole merveilleusement décatie des Bouffes du Nord devenue le temps de cette lecture, de cette expérience unique et sensible, la chambre d'écriture de Marcel Proust. Une chambre sombre, une camera obscura, révélée, éclairée par la présence habitée d' Yves-Noël Genod, passeur et révélateur chimique de la poésie de Proust.

**La Recherche**

De et avec Yves-Noël Genod

Lumières Philippe Gladieux

Son Benoit Pelè

La Recherche est le premier volet d'un dyptique, la spirale du temps perdu. La beauté contemporaine, le second volet, sera donnée à la ménagerie de verre du 14 au 16 mars 2017.

du 21 au 25 février 2017 à 20h30

**Théâtre de Bouffes du Nord**

37bis boulevard de la Chapelle – 75010 Paris

M° La Chapelle

Réservations 01 46 07 34 50

[www.bouffesdunord.com](http://www.bouffesdunord.com)

## GENOD À LA RECHERCHE DE PROUST

23 février 2017 Par  
**Amélie Blaustein Niddam**

*A la recherche du temps perdu est un lieu de mémoire. Il y a ceux qui l'ont lu, ceux qui font semblant de l'avoir lu, ceux qui l'ont un peu lu, ceux qui assument de l'avoir lu. Tous ont un avis, une phrase ... une madeleine ... Yves-Noël Genod tient salon aux Bouffes du Nord pour une veillée qui étend et malaxe le temps, dans les lumières habitées de Philippe Gladioux. Magnifique.*



Visuel : ©Christine Monlezun

« Maintenant plus personne ne lit, surtout Proust, ses phrases si longues, ses milliers de pages, écrites sur deux décennies – faut-il le lire en temps réel ? » questionne Yves-Noël Genod. Il est danseur, acteur, metteur en scène et performeur. Il a comme force de commettre des chefs-d'œuvre, c'est l'un de ses moteurs. Liane blonde au corps maigrissime, il apparaît souvent en costume pailleté. Ici, c'est dans le velours rouge d'un ensemble blouse-pantalon, bottines argent à gros talons qu'il nous reçoit. Car il nous reçoit, chez lui, comme toujours. Comme dans cet hôtel particulier avignonnais à la grandeur déchu où il nous faisait réécouter Musset. Chez lui, comme à La Bastille où en toute intimité il lisait Rimbaud. Dans le plus sombre des écrans, à la Condition des soies ou au Rond Point pour une lecture dans le noir total de Baudelaire.

Alors Proust ? Lui l'a lu et dans le programme annonce la couleur : « De Venise, je ne reviendrai à Paris que pour y déployer mon lit de camp, et vous dire Proust et on rigolera ensemble parce que, oui, Proust, comme la vie, c'est pour rire ».

Quand on connaît le travail de cet artiste on sait qu'il est fasciné et conscient de la force de la plasticité du vide (Oui) et la charge dramatique que comportent les apparitions et les disparitions (Je peux). Alors pour s'attaquer au monument qu'est la Recherche, pour en comprendre la densité, il faut parler en chiffres : Les Éditions Thélème ont enregistré l'intégralité de *À la recherche du temps perdu*. Cela correspond à 140 heures d'écoute.

La folie de ce spectacle drôle est de choisir des extraits plus ou moins célèbres de la *Recherche* et de les confronter avec d'autres auteurs (Baudelaire, Eschyle...) mais aussi avec la vie romanesque d'Yves-Noël qui jeune fréquentait Duras. Genod s'amuse dans les volutes de lumières et de fumées « Gainsbouriennes » de Philippe Gladieux, il lit à la perfection, sur tablette, offrant à son visage des angles fantomatiques. Il quitte le texte pour y revenir, fait des sauts de « 2000 ou 3000 pages », nous offre « la phrase la plus courte », plus tard, « la phrase la plus longue ». L'amoureux de la beauté qu'est Yves-Noël nous fait entendre le beau dans la masse ardue. La fulgurance jaillit dans les descriptions de nuits sans sommeil, dans les discours sur la bourgeoisie qui se divise entre les dreyfusards et les antidreyfusards.

Mise en corps, cette lecture occupe tout l'espace des Bouffes du Nord saisi par la voix grave et douce de Genod. Nous faire entendre ses poètes semble être devenu une mission. Il cite Trump pour nous prouver que tout le monde n'est pas devenu laid. L'écriture de Proust, si on est accompagné, si des spots éclairent comme des phares pris pleine face, l'essence de sa beauté, prouve que l'humanité peut encore croire en elle. Genod passe par la danse ici effleurée pour accompagner les phrases dont les longueurs deviennent douceurs grâce à une épaule qui roule ou une hanche qui se détache.

La durée (pas assez longue quand on repense, il faudrait à ce spectacle le temps du *Mahabharata* ou du *Soulier de Satin*) opère grâce au travail de son réalisé par Benoît Pelé qui invite Sarah Bernhardt et Gustav Mahler, créant les respirations que Proust n'a pas voulu glisser, livrant un texte qui allie l'odieux au charmant. Dans un spectacle où il joue des codes, nous installant parfois avec un humour fou dans une explication de texte universitaire, Genod nous invite à prendre de la distance avec ce monument et surtout, à lire Proust à la lumière sombre de Baudelaire.

Cher Yves-No, nous vous remercions et [vous saluons personnellement.](#)



## LA RECHERCHE, YVES-NOËL GENOD

Dans sa nouvelle proposition, qu'il réserve au cadre somptueux du théâtre des bouffes du Nord, Yves-Noël Genod délaisse quelque peu ses amours baudelairiennes pour se plonger dans l'œuvre du non moins génial Marcel Proust. *La recherche* est la première partie d'un diptyque intitulé *La Spirale du temps perdu*, dont l'autre partie, *La beauté contemporaine*, sera très prochainement présentée en ouverture du Festival Etrange Cargo à la Ménagerie de verre. Tandis que ce dernier spectacle sera une grande œuvre collective, le premier est quant à lui présenté comme un solo. La prose merveilleusement ciselée de l'auteur de *Du côté de chez Swan* nourrit un one-man-show atypique où la précipitation et la recherche d'efficacité typiques du genre cèdent le pas à une temporalité distendue, presque amorphe. L'enjeu de la soirée est, précisément comme le fait Proust tout au long de son œuvre, d'explorer la malléabilité du temps, la relativité de son écoulement contre toute mesure discrète artificielle et, partant, contre toute idée d'« optimisation », en d'autres termes, l'objet de *La recherche* c'est la durée.

C'est donc aux bouffes du Nord, dans ce théâtre à la majesté décrépie, qu'Yves-Noël Genod se produit. Soucieux de conserver au lieu son rôle premier, aucun élément de décors ou presque ne vient créer de bulle fictive. Seuls un frêle pupitre, un canapé verdâtre et un luminaire occupent la scène, dans un subtil mélange de fonctionnalité et d'élégance. Pas de fioriture. La mise en scène dépouillée se met au service de l'immatérialité du verbe proustien. Tout semble volontairement laissé dans une forme d'inachèvement, y compris la manière dont le spectacle débute, par un faux départ. L'attention des spectateurs est rendue errante, et c'est au moment où elle commence à se dissiper qu'apparaît la silhouette nonchalante du dandy Genod.

Sa haute carcasse blonde est habillée d'une tenue rouge criarde recouverte par un authentique manteau de cuir ayant appartenu à Marcel Proust. L'accoutrement est révélateur du ton de la soirée, à mi-chemin entre l'érudition scrupuleuse et le détachement très chic. C'est donc ainsi vêtu que Genod se fait porte-voix de Proust. À la périlleuse entreprise de résumer l'inrésumable, et devant la démesure de cette tâche, il préfère la forme plus libre de la divagation éclairée, piochant pêle-mêle des fragments dans le corps du texte et les commentant tour à tour sur le mode profond ou anecdotique. Cette dichotomie ne semble pas faire grand sens pour Yves-Noël Genod qui mêle allègrement ses connaissances inépuisables à des exclamations personnelles devant la beauté de telle ou telle formule. Son rapport au texte est incarné, intime sans être excluant, tout au contraire. Genod, ruminant les mots de Proust jusqu'à en devenir habité, parvient à rendre palpable son attachement, et sa formidable lecture transfigure encore l'œuvre originale.

Il ne faudrait pas croire pour autant que *La recherche* consiste en cette seule performance de lecteur. Pendant que Genod déclame sa prose, le son semble prendre son autonomie, des échos fantomatiques résonnent dans la salle, une foule invisible applaudit à tout rompre, la lumière n'est pas en reste, l'éclairage de la salle tressaille, les lampes vacillent, s'éteignent puis se rallument. Asynchrones, des spots composent un magnifique ballet silencieux, tout en nuances et en teintes, qui vient se superposer à la performance du comédien impassible. Si ce dernier est bien la seule personne que l'on voit sur scène, il n'est cependant pas l'auteur unique de la mise en scène. Philippe Gladieux à la lumière et Benoît Pelé au son, ayant déjà œuvré sur *1<sup>er</sup> Avril*, composent avec Genod un véritable trio dont les partitions dialoguent sans se paraphraser.

L'ensemble des trois propositions se retrouvent dans leur sobriété, le résultat est une expérience toute en retenue, toute en silence et en longues inspirations. Comme on l'a déjà dit, l'objet autour duquel s'exercent les trois compères c'est l'écoulement du temps, la durée. Genod le dit d'ailleurs lui-même, il espère bien que personne ne sortira en s'exclamant, « on n'a pas vu le temps passer ! ». Non, au contraire, ce qu'il cherche dans sa *Recherche* c'est à rendre le temps épais. D'où la forme amorphe de la proposition, son rythme de croisière nonchalant, tantôt passionné, tantôt lancinant, la construction du spectacle suit jusque dans leurs moindres circonvolutions les replis baroques des phrases proustiennes. Comme elles, *La recherche* nous embarque, nous entraîne dans son flot et nous ballote au gré des tours et détours d'une construction toute entière faite de déports, de décalages et parenthèses. Quand on touche finalement au but c'est presque comme si on avait oublié le point de départ, et pourtant on sait que le voyage fut agréable.

Fidèle à sa vision romantique de la création, Yves-Noël Genod propose avec *La recherche* une méditation tout à la fois détachée et passionnée sur la Littérature et le Génie. Il fait de Proust le parangon de son absolu littéraire, l'archétype du génie tout entier absorbé dans la grande cause de l'Art pour lui-même, seul être suffisamment courageux pour se consacrer pleinement et uniquement à cette immense et glorieuse tâche. Dans le monde que Genod partage avec Proust, l'intellect et la raison sont éclipsés au profit d'un univers de sensations et d'émotions où les maîtres-mots sont « l'instinct » et « l'impression ». C'est la grande réussite de cette *Recherche* que de parvenir à nous faire non seulement sentir mais entrer dans ce monde, ne fut-ce que pour une poignée d'heures.

Vu au Théâtre des Bouffes du Nord. De et avec Yves-Noël Genod. Lumières Philippe Gladieux. Son Benoît Pelé. Photo © Rémy Artiges.

**La Recherche, au Théâtre des Bouffes du Nord, du 21 au 25 février**  
**La Beauté contemporaine, à la Ménagerie de verre, du 14 au 16 mars**

*Par Nicolas Garnier*

Publié le 23/02/2017

## Proust s'écoute sous la voûte des Bouffes du Nord et c'est miraculeux

Actualité

+ Yves-Noël Genod - La Recherche Mercredi 22 février 2017

On n'aurait jamais cru que cela soit possible et pourtant il l'a fait. Yves-Noël Genod non seulement réussit mais excelle littéralement dans cet exercice d'équilibriste, à la frontière de l'audible et de l'inaudible, du conscient et de l'inconscient, du visible et de l'invisible, du rêve et de la veille. Il nous parle Proust, nous parle de Proust, de lui à nous, sans filtre, sans les chichis habituels de la représentation. Et il étincelle.



© Rémy Artiges

Comment dire notre admiration, notre gratitude, notre reconnaissance éternelle à cet artiste qui n'a de cesse de nous surprendre, de nous nourrir, de nous réveiller, de nous endormir, de nous insuffler son propre souffle. Comment écrire sur Yves-Noël Genod sans être dans un état d'amour ?

Yves-Noël connaît bien les Bouffes, c'est même un peu chez lui et ça se sent. Car non seulement il y a joué l'un de ses plus beaux spectacles, le sublime "1er Avril", souvenir indélébile, mais en plus il vit à côté, à trois enjambées. Et l'entreprise à laquelle il se confronte et s'adonne durant 2h30 de communion intense, n'aurait pu être possible sans ce rapport flagrant d'intimité. Il lui fallait un territoire familier pour nous amener justement à cet état d'accointance avec la langue proustienne, avec cette œuvre fleuve, impénétrable et indomptable, qu'est "La Recherche du Temps perdu".

Et c'est une traversée, de l'autre côté du miroir, une lente descente dans les profondeurs de La Recherche à laquelle nous convie notre hôte, hôtesse fascinante de ces lieux, de ce théâtre drapé de fantômes et d'échos anciens. Car Yves-Noël Genod, par on ne sait quel sortilège, nous fait pénétrer l'impénétrable, entrer en religion proustienne, il nous prend par la main et nous guide en pays inconnu comme Virgile dans "La Divine Comédie" accompagna Dante dans son périple initiatique. On avance petit à petit dans la densité littéraire du roman, dans la "masse noire de l'écriture", on s'y enfonce pas à pas, non pas péniblement mais gaiement, avec légèreté autant que gravité, riant souvent d'ailleurs, Marcel étant aussi drôle qu'Yves-Noël. Tablette à la main ou sur pupitre, il nous lit des morceaux choisis par ses soins, de son doigt faisant défiler le texte, imprimant à notre regard le mouvement descendant de celui-ci. Et l'on glisse avec lui dans la pénombre de l'œuvre, dans « cette grande nuit impénétrée de notre âme que nous prenons pour du vide et du néant ».

A ses côtés, le théâtre n'est plus qu'une unité englobante, un écran commun. Scène et salle se confondent en un même espace mental partagé. Yves-Noël Genod est déjà dans les murs, avant même que la représentation ne commence. D'ailleurs on ne sait pas vraiment quand elle commence. Il n'y a pas de début arrêté, les frontières sont floues car tout est fluidité, mobilité, dans ce spectacle qui n'en est pas un, qui est une brèche ouverte dans le temps quotidien, qui est un temps plein et palpable.

Adossé au mur du premier balcon, le maître de maison semble se fondre dans le crépi avant même que toute parole n'ait lieu. Puis le bruit de ses pas dans l'escalier. On dirait qu'il vient de sa chambre, qu'il habite ici. Dandy androgyne, divinement beau dans son manteau doublé de fourrure jusqu'au col, bottines argentées à talons et costume de satin rouge, à la fois solennel et nonchalant, une fleur à la main qu'il caresse du bout des doigts, Yves-Noël Genod entre en scène par le public et cela, en soi, fait déjà sens par rapport à tout ce qui s'en suivra. Car ce qui se passera ensuite se passera ENTRE nous, les spectateurs et lui, dans une relation éminemment privilégiée. Il n'y aura pas d'un côté le spectacle, de l'autre les spectateurs, il y aura nous, entité indissociable.

Et c'est là, dans le plein de cet espace vide, que le miracle a lieu. La voix d'Yves-Noël, son timbre, sa façon de porter la phrase proustienne sans peser, dans son rythme propre, sa respiration, sa musicalité intrinsèque. Et comment la voix s'éteint parfois quand s'éteint la phrase. Sa façon de tresser le texte original avec des commentaires toujours à propos, des anecdotes délicieuses, des notices explicatives toujours réjouissantes, des résonances puissantes avec d'autres œuvres fondamentales de la littérature. Yves-Noël convoque Deleuze, Duras, Chateaubriand, Saint-Simon, Baudelaire ou même Eschyle ("Prométhée enchaîné"). Il cite la cinéaste Chantal Akerman, récemment disparue (qui avait d'ailleurs adapté librement l'un des tomes de la Recherche, "La Prisonnière", devenu le film "La Captive") : « Le temps c'est notre seule richesse » disait-elle.

Yves-Noël Genod s'adresse à nous, revient au texte, se tient debout, s'assoie parmi nous ou sur le canapé, change de pose, déambule sur le plateau, en un mouvement permanent, dosé, fluide, s'accordant harmonieusement avec l'ensemble, une scénographie d'ombres et lumières mouvantes, follement dansantes, orchestrée par Philippe Gladieux au sommet de son art. L'homme de l'ombre parvient à chorégraphier la lumière, à construire une composition lumineuse qui vient dialoguer avec la composition musicale, le verbe proustien, les volumes et les surfaces du théâtre. Jamais on n'aura vu à ce point les Bouffes du Nord, sa beauté sans âge, son humble majesté, comme un au-delà du voir. Au son, Benoît Pelé subjugué tout autant, habitant l'espace de ses interventions sonores et musicales éclectiques, surprenantes, jamais convenues. Et quand résonne la cadence des cloches sous la voûte, c'est le ciel tout entier qui s'engouffre dans le théâtre.

Ce spectacle mériterait que l'on se taise tant il nous foudroie de son incommensurable profondeur et de son indicible beauté, de son éclatante justesse, de sa merveilleuse porosité, tant il s'offre et nous échappe en même temps, tant il parvient à nous faire approcher l'inexprimable. Mais ce spectacle et son créateur méritent aussi qu'on le couvre d'éloges et qu'on lui rende grâce.

Yves-Noël Genod a écrit à propos d'une ancienne création, « C'est un chef d'œuvre. Comment on sait que c'est un chef d'œuvre ? Parce que ça rend heureux ». Voilà. La Recherche est un chef-d'œuvre. Yves-Noël est un chef-d'œuvre. Et nous, en sortant de la représentation, on lévite de joie.

En palpant le temps, on est entré dans l'éternité.

*Par Marie Plantin*

Yves-Noël Genod  
La Recherche  
Du 21 au 25 février 2017  
Aux Bouffes du Nord  
37 bis Boulevard de la Chapelle  
75010 Paris

---

## « La Recherche d'Yves-Noël Genod » d'Yves-Noël Genod

Du 21 au 25 février 2017



NOTRE AVIS : À NE PAS MANQUER

**Tout en fourrure et satin rouge, Yves-Noël Genod se fend d'une interprétation très personnelle des plus beaux passages de *La Recherche*. De quoi donner envie de (re)tremper sa madeleine dans Proust.**

“  
Nous les vivants, nous  
sommes tous des  
morts pas encore  
entrés en fonction.”



### *La pièce en bref*

Après s'être vus amadoués par de jolies madeleines bien dodues, le public attend sa reine. Yves-Noël Genod descend les marches, juché sur une superbe paire de talons argentés. D'un doigt gracile, il effleure un Ipad pompeusement posé sur un pupitre métallique. Il a tout son temps. Et ça tombe bien, car comme il se plaît à le dire lui-même : « *Ce soir le sujet c'est le temps, alors la moindre des choses c'est de le sentir passer* ». Et c'est parti : les passages d'*À la recherche du temps perdu* s'enchaînent, ponctués de digressions, de pauses salvatrices et de savoureuses petites provocations.

Contrairement à la plupart des spectacles/lecture, l'objectif n'est pas ici de vous plonger dans un état de léthargie propice à l'écoute. Au contraire : les portes claquent, les lumières vrillent, la fumée monte...Et pourtant impossible de ne pas rester agrippé au flot de paroles du maître comme une moule à son rocher, et ce jusqu'à la dernière seconde. On a envie de (re)lire Proust, de tout foutre en l'air, de retourner voir le spectacle, histoire d'être bien sûr de ne pas en avoir perdu une miette.



**Alicia Dorey**

Co-fondateur

Spectatrice en chef

scènes

## Réservez : Les spectacles à ne pas manquer cette semaine

Le dimanche 19 février 2017



Par Patrick Sourd

Après William Shakespeare, Alfred de Musset et Charles Baudelaire, Yves-Noël Genod se penche sur Marcel Proust pour nous offrir une lecture commentée de quelques passages piochés dans les tomes d'*A la recherche du temps perdu* au [théâtre des Bouffes du Nord](#) du 21 au 25 février. L'occasion d'apprendre, entre autre, que Marcel Proust ne peut s'empêcher d'écrire "*Petite Madeleine*" avec deux majuscules... Une manière de signer son œuvre comme un peintre en dotant sa trouvaille mémorielle du copyright des capitales qui composent ses initiales.



## La scène idéale

Le vendredi 10 février 2017

**Il faut imaginer Proust au téléphone. Lorsque, trop malade pour pouvoir sortir de sa chambre tapissée de liège, il dut vivre comme un reclus, il épancha sa passion pour le théâtre et l'opéra en écoutant les représentations au téléphone.**

Des micros captaient le spectacle à l'Opéra et à la Comédie-Française et les auditeurs qui disposaient du téléphone, munis de couvre-oreilles, pouvaient appréhender ce que le narrateur d'À la recherche du temps perdu nomme « des vérités appartenant à un monde plus réel que celui où je vivais ». Il faut dire que l'émotion proustienne vise toute entière, au-delà des intrigues et des jeux d'acteurs, une « image inconcevable », une « divine Beauté », une essence. Est-ce là ce que Yves-Noël Genod (photo) cherche à rendre à Proust en « montant » son roman magnifique ? Proust parle encore de la scène idéale comme de « la planète Mars », et c'est à la planète Mars du théâtre, le plateau des Bouffes du Nord, que Genod donne des extraits du roman. Genod lit Proust depuis l'enfance : il est alors, dit-il, « tombé en religion ». De cette religion, le style proustien offre tous les éléments oratoires : longueur de phrase, quantité de texte, difficulté de langue et ce que nomme Genod, non sans référence à la fameuse métaphore de l'œuvre comme cathédrale, « hauteur » et « vastitude ». Que peut-il y avoir de plus immense que toute l'ampleur de l'œuvre ? Genod prend l'exemple de la famille Larivière, ces parents très riches de la servante Françoise, qui viennent aider, nuit et jour, bénévolement, dans son café, la veuve de leur neveu tué à la guerre. Cette veine exemplaire du livre, c'est le cœur, et c'est ce cœur que Genod place au départ du spectacle. C'est en dire la force et la fragilité, la vitalité et la répétitivité, l'épaisseur et la circularité. Genod n'a pas choisi ses textes en fonction d'une cohérence thématique ou narrative. Il peut imaginer même d'en changer, selon le mouvement qui se crée avec le public. Ce qui l'intéresse, c'est la reconnaissance d'un volume imaginaire, la transmission d'une sensibilité exacerbée. Il voit Proust comme la Bible : un texte-monde, qu'on peut avoir tout en mémoire et relire par fragments aussi imposants que l'ensemble. Genod pratique une avancée organique au cœur de la lecture. Il met à l'épreuve une générosité circulaire qui trouve dans l'oralité le modèle idéal de l'écrit. Il rappelle cette anecdote d'un ami de Proust qui se disait chaque fois déçu par les romans parce que selon lui, l'écrivain parlait mieux qu'il n'écrivait... Est-ce ce corps vocal que Genod tente de modeler ? « Rêver un homme », « pénétrer toutes les énigmes de l'ordre supérieur et inférieur », cela n'est donné qu'à un rêveur lui-même rêvé, comme l'explique Borges dans sa nouvelle « Les ruines circulaires » : et c'est peut-être l'étrange condition du théâtre. Christophe Bident

À voir : **La Recherche**, de Marcel Proust, lecture et choix des textes de Yves-Noël Genod, du 21 au 25 février, **théâtre des Bouffes du Nord**, 37 bis boulevard de la Chapelle, Paris 10e

Critiques Théâtre

## Rivages proustiens

Très attendu bientôt aux Bouffes du Nord et à la Ménagerie de verre, Yves-Noël Genod, le *dispariteur*, faisait escale au festival du Vivat à Armentières avec *Remise Venise* ; transgressant les canons.

Par Gérard Mayen  
publié le 25 janv. 2017



VOIR LE SITE

[du Vivat](#)

Assis parmi les spectateurs, Yves-Noël Genod lit Proust sur sa tablette. D'amples extraits. Parmi ses premiers mots, on l'entend parler de « *grands artistes* », et de l'action « *de nous montrer quelle richesse, quelle variété, cache à notre insu cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme que nous prenons pour du vide et pour du néant* ». Espérons que cet appel restera plus puissant que le massacre auquel on vient de procéder, en démantelant une phrase proustienne pour n'en retenir qu'un lambeau de citations. Avant de s'engager plus avant, il faudra encore préciser que l'auteur de ces lignes n'a jamais lu Proust – mais sans qu'il s'agisse, dans son cas, du syndrome de Fleur Pellerin...

C'est ainsi. Le week-end dernier à Armentières, non loin de Lille, son Vivat, scène conventionnée pour la danse et le théâtre, son festival fêtant cette année sa vingtième édition, donnaient à se baigner dans l'écriture proustienne, en esprit et en corps. S'en laisser traverser. Yves-Noël Genod comptait parmi les invités programmés pour la soirée d'ouverture. On le percevait comme un écho anticipé de ses prochains rendez-vous très parisiens : *La recherche*, aux Bouffes du Nord (du 21 au 25 février), puis *La beauté contemporaine*, pour Étrange cargo à la Ménagerie de verre (du 14 au 16 mars).

Si on a déjà vu Genod se confronter aux grandes écritures patrimoniales (Shakespeare...), cela demeure assez rare de sa part. On l'attend plutôt du côté des écritures de plateau, où rien ne fait entendre un texte écrit comme en surplomb anticipant l'intelligence sensible de l'acte scénique. Genod, on le vit le plus souvent en haleine, dans l'inconfort lumineux de la suspension, ignorant tout de ce qui pourrait bien se produire, dès l'instant d'après.

Écouter une patiente lecture d'extraits choisis de Marcel Proust transporte sur des rivages autres, qu'on pourrait craindre quelque peu bouchés, encombrés d'écriture, cette fois au sens littéraire du terme. Or Genod est Genod. Tôt au début de *Remise Venise*, son essai armentierois, les mots d'appel qu'on reproduisait ci-dessus, s'accompagnent du dénuement d'un acteur, et de son avancée en scène. On ne s'y attend pas forcément, au regard de la portée académique de Proust. Mais on s'y prépare tout à fait dans le théâtre dansant de Genod, où l'apparition de beaux garçons nus fait figure quasi obligée. Cela au point qu'on peut la craindre.

Mais le nu de *Remise Venise* se révèle passionnant. Ouvreur d'horizons. Longuement, il ne se donne que de dos, tandis qu'un vidéaste l'accompagne sur le plateau, ne cessant d'en capter l'image avec une forme de délicatesse attentive. Cette esquive de la face, ce renvoi à l'idée d'une mise en images, transportent ailleurs que dans l'immédiate confrontation à un corps d'éphèbe. Quel éphèbe ? Lazare Huet compose une figure indéfiniment dessinée, dans mille postures et attitudes, précises et nonchalantes, galbées et sculpturales, d'un genre de beauté classique telle que la cultiva l'atmosphère esthétique de l'époque de Proust.

Canonique, cette image n'en émane pas moins d'une présence toute effective, ici et maintenant en scène, chargée de son potentiel érotique, non esquivé. Pareille puissance opère à rebours de la fixation en référence esthétique. Un trouble s'installe à travers cette faille. Elle fait verser l'horizon proustien sur une pente obstinée du désir, plutôt son penchant homosexuel, qui s'entend moins évidemment dans la seule lecture entendue ce soir-là. Il y vibre un ébranlement imaginaire, dont on a tendance à penser que le fait que Lazare Huet soit danseur n'y est pas pour rien.

Plus souvent, chez Genod, la nudité est portée par des comédiens de théâtre. On sent bien qu'on leur a fait entendre, dans leurs formations, l'injonction de faire parler « *le corps, le corps, le corps* ». C'est tendance. Non danseurs, ils le traduisent à leur manière. En plus de cabotiner du jeu théâtral, ils nous infligent leur cabotinage du corps. On les préférerait alors en couverture de magazines. Lazare Huet a un autre savoir.

Dans cette mise en scène d'un soir, on a été moins certain de capter le rôle dévolu à un autre garçon, Simon Espalieu, aussi joliment nu quoique moins centralement présent. Louise Østergaard fait aussi son apparition. Apparition ? Ce mot revient. Il tient du rêve. On la voit alors en sous-vêtements. C'est intrigant. Serait-on en train de réduire la dramaturgie à cet unique registre de considération ? Le fait est que, cette danseuse sur pointes nous évoque alors la figure de la ballerine telle que construite par la bourgeoisie blanche et masculine fréquentant la salle, mais aussi les recoins, de l'Opéra au temps de Proust. Où l'érotisme du froufrou et de la dentelle reprend sa pleine signification archétypale et assignatoire du genre.

*Remise Venise* écorche les rêves. Yves-Noël Genod invite d'ailleurs à se souvenir qu'outre briller en scène, le destin de ces beautés allait être de se faire mutiler irrémédiablement dans les tranchées.

**YVES-NOËL GENOD**

*Critique*

Avant d'atterrir aux Bouffes du Nord, le *dispariteur* a fait escale au festival Vivat le danse! à Armentières avec son *Remise Venise*. ([Lire la suite ...](#))